

tout le monde causait, chantait, criait, s'amusait. On ne songeait pas même à se plaindre, et l'enthousiasme patriotique étouffait les réclamations de la faim.

C'est là qu'on trouvait la démocratie comme on en voit peu. Hommes politiques, hommes de profession, hommes d'affaires, paysans et domestiques, hommes en habit noir et hommes en blouse, grandes dames couvertes de dentelles et filles de Chambre coiffées du bonnet traditionnel, tout ce monde se coudoyait, se disputait les mêmes plats et trinquait avec le même vin.

Et au milieu de cette cohue, de cette réunion si variée, pas la plus légère altercation, pas le plus léger nuage qui ralentisse l'entrain général.

En face de la cantine se trouvait le pavillon des prix. La foule se portait de ce côté là pour deux motifs : d'abord pour voir, et ensuite pour entendre. Car c'est là qu'on faisait les discours.

Les Suisses, doués d'un gouvernement représentatif, aiment passionnément le *speech*, et ils s'en font servir en abondance. C'est au pavillon des prix qu'on recevait toutes les députations, et comme il en arrivait une dizaine par jour, et comme chaque députation se traduisait par un nombre de discours variant de deux à six, il s'en suit que la tribune était constamment occupée.

Les orateurs ont beaucoup parlé du dernier projet de révision de la constitution que les libéraux ont perdu devant le vote populaire, le 12 mai dernier. Les libéraux regrettent beaucoup cet échec, et comme la question politique se complique ici de la question religieuse, ils aspirent après leur revanche. Leurs adversaires n'ont pas manqué cependant de leur répondre, et de les avertir qu'ils seraient encore à leur poste, si la question est de nouveau soumise au peuple, et qu'ils continueront à combattre une mesure qu'ils considèrent comme le premier pas vers la ruine des libertés communales au profit du pouvoir central.

Les deux opinions ont été exposées et défendues à plusieurs reprises, mais sans que la discussion dégénérât jamais en dispute. Tout le monde paraissait bien décidé à renvoyer au lendemain les affaires sérieuses. On se promettait bien de batailler encore, et rudement, sur le terrain de la politique, mais tout le monde tenait avant tout au règne de la plus parfaite harmonie à la grande fête nationale.

Il y avait plusieurs députations françaises à Zurich, et les orateurs qui parlaient en leur nom se sont évertués à prôner les beautés et les bienfaits de la république. Une phrase rapportée par les journaux mérite d'être citée : "Messieurs, s'est écrié un orateur lyonnais, le pays qui a vu naître Mirabeau ne peut pas périr." Pourquoi Mirabeau plutôt qu'un autre ? Mystère.

Un détail important de la fête : on ne voit pas un sergent de ville, et cependant la tranquillité la plus parfaite ne cesse de régner. Quelques visiteurs sont bien parfois un peu *allumés*, mais ils ont le vin très gai, et se bornent à chanter les louanges de Guillaume Tell.

Outre ses partis de tir, la Suisse à encore ses concours de gymnastique, et ses concours de chant. C'est là qu'on pratique la tyrolienne sur une grande échelle !

Ces fêtes nationales, ces jeux olympiques égarés en plein dix-neuvième siècle, consacrent l'union des citoyens, entretiennent parmi les populations le sentiment de leur force, les détournent des sentiers dangereux qui ont englouti de si brillantes gloires nationales, donnent une direction utile et pratique aux récréations de nos peuples, et, si les circonstances l'exigeaient, se traduiraient par quelques uns de ces actes qui sauvent un pays.

C'est là un des secrets—et peut-être pas le moins important—qui expliquent l'indépendance de la Suisse. Il y a là aussi un exemple qu'il ne serait pas mal de suivre ailleurs.

COURRIER DES EAUX.

TADOUSAC, 18 août, 1872.

Patientons, chers lecteurs, et surtout ne regardons pas d'un mauvais œil un correspondant qui annonce la fin de son verbiage, mais qui revient à la charge une nouvelle fois. Que voulez-vous, telle est la suite des choses : obligé de regagner à Tadousac, j'ai été témoin de beaucoup de faits intéressants pour vous certainement.

Vous avez dû voir sur les journaux une rumeur qui veut que notre gouverneur ait une résidence dans ce village. Rien n'est plus vrai. Déjà Son Excellence en a choisi le site et donné le contrat ; sa maison, qu'on dit devoir être princière, sera voisine du presbytère catholique, et l'emplacement devra prendre une partie du terrain de la fabrique, au moins suivant les lignes tracées dernièrement par un architecte. Une route non utilisée, passant sur le bord de la côte, a également été obtenue du conseil municipal à l'effet de rendre les dépendances plus spacieuses. Il n'est pas besoin de dire si les habitants sont contents de cet heureux signe à l'horizon qui semble vouloir devenir pour eux une source de bien-être et d'aisance ; "naturellement, disent-ils, le gouverneur étant dans la place, les étrangers afflueront, l'été, en plus grande abondance, les terres se coloniseront, les chemins se feront, etc ; car si le gouverneur est au milieu de nous, et qu'il voit nos misères, il est trop humain et trop juste pour ne pas nous secourir. Il est tout-puissant dans le pays." Déjà nous pouvons mentionner en leur faveur des augures favorables. Son Excellence a semé sur son passage plusieurs bienfaits, entr'autres \$25 à l'église catholique romaine ; \$25 à l'école catholique, et beaucoup d'argent dans les mains de tous ceux qui l'ont servi dans ses promenades. Ceci semble être heureux pour nous, canadiens, puisque nous voyons dans l'homme chargé de nous régir beaucoup d'aménité et d'intérêt ; en effet, non-seulement il récompense magnifiquement les services qui lui sont rendus, non-seulement il se plaît à soulager les malheureux, mais encore il s'informe de tout et

de tous. Ainsi en quelques années il devra connaître parfaitement la province, ses besoins, ses ressources et conduire d'une main sûre vers le port la barque gouvernementale. Nous n'avons aucun intérêt lié à ceux des habitants de Tadousac, mais nous nous réjouissons avec eux de la faveur que semble leur accorder le gouverneur. Sans nul doute un pareil secours les mettra plus en état de vivre à l'aise, et même de s'enrichir. Des missions environnantes, dépendantes de Tadousac, ont besoin de divers choses propres à l'exercice du culte, et il suffirait, je crois, que Lord Dufferin le sut pour qu'il s'empressât de contribuer à ces améliorations. Sa charité s'étend à tous les cultes, à toutes les croyances, on ne saurait croire combien il est peu fier et peu observateur de l'étiquette en dehors de la vie publique ou officielle ; il aborde simplement les pêcheurs qu'il rencontre sur la greve et il va en canot d'écorce seul et fait maintes autres actions de ce genre. Les habitants l'aiment, ils le trouvent "pas fier." Ils l'appellent Lord Dufferin, de même qu'ils nomment Fanal et Rochefort, MM. Faunel et Ratford. Puisse cela continuer toujours de part et d'autre (même la manière de nommer les personnes si cette naïveté est une marque de la sincérité des cœurs.)

La rivière Ste. Marguerite, comme place de pêche, n'a pas échappé aux regards clairvoyants de Lord Dufferin. Il y va toutes les semaines. Une fois il y fut retenu plusieurs jours par la brume et le mauvais temps, à cause du manque de chemin par terre ; depuis il veut, dit-on, faire un chemin confortable pour y aller sans trop de désagréments. Les étrangers le bénissent, j'en suis sûr, tout autant que les cultivateurs. Il veut aussi construire des ponts, réparer les chemins actuels, en un mot embellir l'endroit ; on dit encore que c'est son désir de faire un quai au fond de la baie, pour les bateaux et ses propres embarcations. Comme on le voit, je m'appuie toujours sur les on-dits, mais ce sont des on-dits tout-à-fait réalisables, si l'on considère qu'ils ont un gouverneur pour les rendre possibles.

Le mouvement en faveur des écoles paraît prendre de l'accroissement. La semaine dernière nous amenait un concert, donné par les Dames de l'Hôtel, au bénéfice de l'école catholique de Tadousac ; Le produit s'est monté à trente et quelques piastres. Cette somme jointe à celle donnée par le gouverneur s'emploiera aux réparations jugées indispensables pour la maison d'école. Peu de jours auparavant on avait préparé un autre concert dont la recette a été accordée à l'église anglicane. Si d'un côté il est regrettable de voir un petit village catholique posséder une église protestante, d'un autre côté, l'impartialité avec laquelle on favorise et les protestants et les catholiques, honore beaucoup les auteurs de ces mouvements. Ce qui est vraiment remarquable pour un étranger à Tadousac, c'est la politesse, le respect même, que portent au curé les protestants étrangers et les protestants résidents ; c'est bien beau.

Le mauvais temps continue. De plus la température veut se refroidir. Par suite des chaleurs et des froids successifs, il se forme presque tous les jours une brume épaisse qui nous cache ciel et terre pendant plusieurs heures. Les bateaux pour cette saison sont souvent obligés de jeter l'ancre au large et d'attendre un éclairci afin de rentrer dans le port. Il arrive que les passagers qui veulent s'embarquer passent ainsi sur le quai des nuits entières parce que nous n'avons pas de salle d'attente ; quand il fait beau ça peut encore passer, mais à la pluie, c'est fatigant. Le bon sens voudrait que dans de semblables circonstances, les passagers qui sont à bord fussent nourris aux dépens de la compagnie ; pas du tout, deux ou trois repas de plus peu importe. Le steward passe invariablement derrière chaque convive et leur dit à l'oreille de sa voix la plus mielleuse : "ticket please"—How much?—"Fifty cents." Musique qui ne plaît qu'autant qu'on a de quoi faire taire les musiciens.

L'autre jour, lecteurs, il faisait une véritable tempête, un vent à tout casser ; la mer roulait des vagues hautes comme des maisons qui se brisaient les unes sur les autres avec un bruit sinistre, en formant une véritable nappe d'écume. Qu'a fait un étranger ?—Il est parti seul dans une petite chaloupe, à la voile, dans la direction de la pleine mer. Comme vous pouvez bien le penser, l'embarcation filait dru, si dru que notre pauvre jeune homme, au lieu de retourner sur ses pas, dut lui donner tout son cours. Il arriva dans les courants très forts du Saguenay qui l'emportèrent avec un redoublement de vitesse ; puis il tomba dans la dalle, un autre courant fluvien encore plus dangereux. Celui-là dut le mener à l'île rouge. Enfin, il revint sur le matin à moitié mort de frayeur, de froid et de misère. Il faisait pitié dans sa pauvre petite chaloupe, plongeant et replongeant dans l'onde irritée comme une coquille de noix. De fait, bien d'autres seraient périés là où elle a pu heureusement passer.

La morale de ceci, c'est que l'on trouve toujours son compte à vouloir exhiber sa force et son audace, surtout si l'habileté manque.

Adieu, lecteurs obligeants, et cette fois, c'est pour un temps indéterminé, jusqu'à ce que le ciel me favorise d'une autre promenade à Tadousac ou ailleurs, je remonterai très prochainement, entraîné par le courant qui prend peu à peu cette direction. Que puis-je sur la masse de l'élément qui m'attire, je suis venu avec lui, je m'en retourne avec lui.

Adieu,

VIATOR.

P. S. Si je me rappelle bien, je vous avais donné à entendre que j'assisterais à l'appel nominal à Kamouraska : j'y suis allé ; j'ai eu la bonne fortune de voter et d'ouïr les deux candidats, tous deux remarquables. L'un est national, l'autre conservateur. Il est maintenant trop tard pour vous donner un compte-rendu des procédés de l'assemblée ; tout s'est passé sans trouble excepté vers la fin du dernier discours ou quelques batailleurs se sont contentés de déchirer bon nombre de chemises. Le soir, il y a eu dans le village, des batailles plus sérieuses. Alors, la lutte paraissait également partagée.

VIATOR.

LOUIS XIV. ET SA COUR.

On connaît les usages de cette fameuse Cour, et on sait le rôle que Mme de Maintenon y a joué. Tranquillement occupée à coudre, pendant que Louis XIV. et ses ministres délibéraient sur les affaires de l'Etat, elle donnait modestement son opinion, quand elle était interrogée, et c'était généralement l'opinion qui était acceptée.

LES ÉLECTIONS—PRÉSENT ET PASSÉ.

Un homme heureux, ce doit être M. Angus Morrison. Il a gagné une élection, et il ne l'a gagnée que par quatre voix de majorité. . . . Rappelez-vous le mot si juste du duc de Norfolk : "Quelle plus grande joie dans la vie que de soutenir une élection contestée pour Yorkshire, et de gagner par une voix de majorité !"

Eh bien, oui, chers lecteurs, l'homme qui remporte une pareille victoire, après une lutte acharnée, doit éprouver un moment de contentement si réel, de si pleine et si vive satisfaction, qu'il faut les classer en effet parmi les grands bonheurs de ce monde.

Il est aisé d'imaginer l'anxiété d'un candidat, qui passe tout le jour du scrutin à calculer les oscillations des deux plateaux de la balance, où se trouve alternativement les votes de ses amis et de ses adversaires. Jusqu'à 3 hrs. de l'après-midi il est impossible de dire qui l'emporte. Le moindre mouvement, le moindre souffle populaire fait incliner tantôt un plateau, et tantôt celui de son rival. Quelles émotions cuisantes, quelles alarmes, quels effarements, mais aussi quelles aspirations, quelles invocations au succès ! Mais le scrutin est fermé, les votes se comptent, il y a foule, et l'on fait silence, tant l'on craint et l'on espère à la fois—Voyons ! gagnons-nous ? perdons-nous ?

Tout-à-coup, une voix s'élève : Hourrah pour Morrison ! quatre voix de majorité pour Morrison ! . . .

Et les braves de retentir, et les mains de battre et les pieds de s'agiter, et les chapeaux de voler en l'air, et une immense joie d'illuminer tous les visages fatigués par la lutte et l'attente, sous un soleil ardent et impitoyable !

La victoire est d'autant plus chère, on l'étreint en quelque sorte avec d'autant plus de frénésie, quelle a été plus risquée. Car enfin, songez-le : deux voix de moins à Morrison, et trois voix de plus à Currie, et c'étaient les Clear-Grits qui triomphaient, qui se réjouissaient, qui les narguaient, et eux n'avaient en partage que le dépit et l'humiliation de la défaite.

Et les braves de retentir encore ; et les mille bruits de la foule qui se sent fière et satisfaite, de courir par toute la petite ville de Niagara, portant chez les uns l'orgueil du triomphe, et chez les autres le deuil de la défaite.

Ah ! le peuple,—océan, onde sans cesse émue,
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue

Je ne ferai pas la folie de chanter victoire avec M. Angus Morrison, attendu que chez vous l'on ne peut entamer une gamme sans être sûr de froisser une paire d'oreilles. Le triomphe de Niagara réjouit certainement Mousseau, mais c'est David qui ne doit pas être content.

Du reste, mon cher David, vous avez été vainqueur dans tant de combats, vous et les vôtres, depuis le commencement de la lutte, qu'il faut pardonner à Mousseau les soupirs de satisfaction qui lui échappent par-ci par-là. Eh bien, c'était l'occasion ou jamais de faire entendre un de ces sœurs, le jour où M. Morrison a triomphé à Niagara. Car cet honorable député, qui compte je ne sais combien d'années de vie parlementaire, est un de ces hommes doués d'un noble caractère et d'un heureux tempérament, qui répugnent à toute exagération, et qui sont incapables de ce grossier fanatisme, dont l'exploitation a commencé la fortune de M. Brown et de ses amis. Avec de tels hommes, les guerres de races ou de religions ne seraient jamais à craindre dans un pays comme le nôtre.

Niagara est une petite ville qui n'a relativement que peu d'électeurs. Elle a eu l'honneur de fournir un ministre au ministère McDonald-Cartier, je crois, dans la personne de l'hon. John Simpson, aujourd'hui chef de branche au ministère des finances.

Si M. Gladstone était ministre à Ottawa, au lieu de l'être à Londres, il aimerait cette petite ville ; car M. Gladstone, tout réformateur qu'il soit, regarde avec un oeil sympathique ces collègues électifs de peu d'étendue, où il est plus facile qu'ailleurs de faire ouvrir la porte des affaires publiques à un jeune homme de talent et d'avenir. "Si l'on ne peut entrer en parlement, a-t-il dit, que par les suffrages d'une grande masse d'électeurs, la conséquence sera d'établir un niveau de médiocrité funeste à l'honneur et à la force de la Chambre des Communes, mais destiné, qui plus est, à devenir en définitive, fatal aux libertés de la nation. Et si vous voulez des faits à l'appui de ce qui vous paraît un paradoxe, je vais en produire. M. Pelham entra dans cette chambre pour le bourg de Seaford, en 1719, il avait vingt-deux ans ; lord Chatham y entra en 1735 pour Old Sarum, il avait vingt-six ans ; M. Fox en 1764, pour Midhurst, il avait je crois, vingt ans ; M. Pitt en 1781 pour Appleby, il avait vingt et un ans ; M. Canning en 1793 pour Newport, à l'âge de vingt-deux ans ; Sir Robert Peel en 1809 pour la ville de Cashel, il avait vingt et un ans."

Quel défilé, lecteurs ; Pitt, Fox, Sheridan, Canning, Sir Robert Peel, la gloire et l'éloquence des Communes d'Angleterre. Quelle époque tous ces noms évoquent, et quelles nuées de souvenirs ils font passer devant vos yeux ! George III, et la guerre d'Amérique ; Pitt et sa lutte gigantesque contre Napoléon ; le Prince de Galles, devenu plus tard le Régent, durant la folie de George III, et qui lui succéda au trône sous le nom de George IV. Oui, Pitt, mort à quarante-sept ans, et qui en passa plus de vingt à la tête des affaires de son pays ; Fox, qui s'était juré à vingt ans, de devenir l'homme le plus populaire de l'Angleterre, le mari de la plus belle femme, et premier ministre. Sheridan, à la fois grand orateur et grand poète et peut-être le premier poète comique de l'Angleterre.

"Beaux tous les deux, éloquents tous les deux, dit leur historien, ils parvinrent aux mêmes grandeurs après avoir traversé les mêmes obstacles. Ils menèrent ensuite de front et à grande guide les deux chars de leur large existence, à la plus brillante époque peut-être de la monarchie anglaise. On courait les entendre à la tribune, on allait applaudir Fox dans les salons, et Sheridan au théâtre ; leurs pertes au jeu étaient devenues proverbiales ; les femmes anglaises ne paraient que par eux ; enfin, ils étaient de tous les petits soupers du Prince de Galles, ces soupers qui duraient souvent plusieurs jours et plusieurs nuits."

Je sais bien que je m'attarde, chers lecteurs, et que ce n'est point là mon sujet, mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi ; je ne puis rencontrer ces grands noms sans saluer, sans admirer et sans songer. Tenez, encore quelques mots, puisque nous y sommes. "La vie de Fox, dit Croly, dans son *Histoire de George IV*, est une mémorable leçon donnée à l'orgueil et au